ÉTUDES TRADITIONNELLES

85e ANNÉE OCTOBRE - NOVEMBRE - DÉCEMBRE N° 486

A NOS LECTEURS

Depuis près de cent ans qu'est paru le premier numéro du *Voile d'Isis*, devenu bientôt *Etudes Traditionnelles* sous l'impulsion de René Guénon, la Direction s'est vue contrainte d'intervenir un certain nombre de fois pour maintenir cette publication dans la voie tracée par ses fondateurs. C'est ainsi qu'au travers de périodes parfois difficiles, les *Etudes Traditionnelles* ont pu rester fidèles à la pensée qu'exprimait René Guénon dans une lettre, à savoir qu'il fallait maintenir l'idée traditionnelle aussi longtemps que les circonstances ne rendront pas absolument impossible un travail de cet ordre, dont les *Etudes Traditionnelles* représentent une modalité. Successivement, M. Chacornac puis M. Villain se sont efforcés de le faire d'une façon strictement conforme aux directives qui se dégagent de l'œuvre de René Guénon, quant à l'orthodoxie doctrinale et quant à l'universalité traditionnelle. Cet effort, la Direction des *Etudes Traditionnelles* entend le poursuivre aujourd'hui, en réaffirmant son intention profonde de s'inspirer de ceux à qui cette revue doit son nom et son prestige.

Durant ces derniers mois, et à la suite de la parution d'un « Dossier H » sur René Guénon dont nous pourrions du reste dire quelque bien, nombreux sont nos lecteurs à s'être émus d'y voir figurer, sous la signature de l'un de nos collaborateurs habituels, un article dont le ton polémique et les assertions sont en totale opposition avec les orientations fondamentales de notre revue. La Direction des *Etudes Traditionnelles*, tout en reconnaissant à ses collaborateurs le droit d'exprimer par ailleurs des opinions n'engageant que leur responsabilité personnelle, ne peut cependant rester sans réagir, et sans se désolidariser d'une attitude tendant à discréditer une œuvre à laquelle cette revue se trouve intimement attachée. Il nous est pénible de faire une

telle déclaration, mais le respect que nous devons aux droits de la vérité nous y oblige.

Conformément à leur vocation, qui implique notamment le souci d'une expression intégralement orthodoxe de la doctrine exposée par René Guénon, les pages des *Etudes Traditionnelles* doivent être, et rester, le support privilégié de tous ceux qui, ayant perçu l'importance exceptionnelle du message que Guénon a transmis au monde moderne, sont capables de donner à son œuvre les prolongements traditionnels que lui-même avait toujours souhaités. Dans cet esprit, il nous apparaît correspondre à l'ordre des choses — René Guénon n'étant plus là pour soutenir ses idées — de demander à l'un de ceux qui collaborèrent à notre revue aux époques où s'affirma le plus nettement notre vocation, de reprendre sa place parmi nous. Nous considérons ce retour — et nous avons le ferme espoir qu'il sera suivi par beaucoup d'autres — comme un symbole de notre volonté de demeurer fidèles à l'enseignement de celui qui fut l'interprète inspiré de la tradition perpétuelle et unanime, d'origine « non humaine » dont Guénon lui-même a écrit qu'elle devait se remanifester avant la fin du cycle actuel.

C'est dans cet esprit également, écartant toute idée de sectarisme, que nous nous proposons d'étudier avec soin les articles qui pourraient nous être adressés. D'autre part, nous comptons publier aussi souvent que les circonstances le permettront un certain nombre d'écrits originaux ou inédits de René Guénon, ainsi que des réimpressions d'articles ou numéros spéciaux du *Voile d'Isis* et des *Etudes Traditionnelles* auxquels il avait collaboré, et dont la plupart de nos abonnés actuels n'ont jamais pu prendre connaissance.

Enfin, en terminant 1984 et au seuil d'une nouvelle année que nous entendons marquer d'un relief particulier, nous vous présentons nos meilleurs vœux pour 1985.

La Direction.

33 ANS APRÈS...

33 ans se sont écoulés depuis la mort de René Guénon, et au terme de cette durée, que certains auteurs ont appelée « la plénitude de l'âge du Christ », nous voyons soudainement se manifester un intérêt grandissant pour l'œuvre du Maître disparu. Il y a encore quelques années, on pouvait voir de temps à autre paraître un ouvrage antiguénonien, souvent volumineux et parfois « brillant », et se tenir quelque « colloque » où le pour et le contre étaient mélangés, mais où, tout compte fait, l'impression qui se dégageait de l'ensemble n'était pas précisément favorable à Guénon. Et cependant, ces ouvrages et ces manifestations oratoires avaient du moins l'avantage de rompre la « conspiration du silence » dont Guénon avait pu se plaindre déjà de son vivant, et qui après sa mort semblait s'être imposée à tous les *mass media*. Et voici qu'à partir de 1984 sont publiés des ouvrages et prononcées des conférences qui rendent au sage du Caire la place qui lui est due dans l'intellectualité contemporaine et qui, parfois même, reconnaissent le caractère tout à fait unique de son enseignement dans le monde occidental.

Ce n'est pas ici le lieu de faire le compte rendu de ces diverses manifestations, mais nous voudrions simplement signaler l'impact que cette sorte de « résurrection » de la pensée guénonienne vient d'avoir sur certains courants des deux institutions traditionnelles véritablement importantes en Occident : l'Eglise catholique et la Franc-Maçonnerie. Le « Dossier H » sur René Guénon, publié en 1984 (1), a fait l'objet d'un compte rendu de plusieurs pages dans les *Etudes*, revue de la province française de la Compagnie de Jésus, dont les membres, on le sait, prêtent, en plus des trois vœux communs à tous les religieux, un vœu spécial de soumission au Saint-Siège. Or la recension en question reconnaît dans les ouvrages de Guénon « une œuvre

qui de toute façon ne peut laisser indifférent » et qui malheureusement « ne tient pas la place qui lui revient ». L'auteur ne se prive pas de critiquer « ceux qui mettent en doute son importance », et pour donner un exemple du caractère convaincant des écrits guénoniens, il reproduit l'« aveu » contenu dans le *Journal* d'André Gide : « Que serait-il advenu de moi si j'avais rencontré les livres de Guénon au temps de ma jeunesse ? Mais à présent, il est trop tard ; les jeux sont faits, rien ne va plus ». Il y a dans ces paroles une sorte de désespoir. Gide parle ailleurs des « quatre M » qui se relayaient pour essayer de le « convertir ». Peut-être y fussent-ils parvenus si, alors que « les jeux n'étaient pas encore faits », ces éminents hommes de lettres avaient utilisé des arguments de la « valeur » de ceux employés par Guénon (2).

Nous signalerons cependant une erreur dans ce compte rendu des *Etudes*. Guénon ne s'est pas fait musulman « parce que l'Islam est la tradition la plus proche de l'hindouisme ». Car l'Islam, tradition « abrahamique », est beaucoup plus proche du christianisme et de la tradition juive que de toute autre tradition. Il est certes impossible de scruter les raisons profondes de l'adhésion d'un homme à telle ou telle religion, car de même que c'est le Christ qui avait choisi ses disciples, c'est la Voie qui choisit ses fidèles. De plus, un changement de tradition est par excellence un changement d'état et, comme tel, « ne peut s'accomplir que dans l'obscurité ». On peut remarquer aussi que si Guénon était resté au sein de la religion où il était né, il n'aurait pas pu écrire son œuvre sans encourir les plus graves sanctions ecclésiastiques et même, très vraisemblablement, l'excommunication, et cela d'autant plus qu'il était Franc-Maçon. Guénon catholique, traitant dans ses ouvrages des questions étroitement liés aux dogmes de la foi, devait pour cela obtenir *l'imprimatur* ; Guénon musulman échappait à cette obligation (3).

Le compte rendu des *Etudes* sur le Dossier H a souvent des formules très heureuses pour défendre Guénon contre des accusations injustifiées, provenant parfois de milieux catholiques. Il souligne par exemple que « ce qu'on pourrait appeler l'intégrale de la pensée guéno-

nienne » n'a rien de commun avec l'« intégrisme » actuel, de même que la synthèse traditionnelle n'est en aucune façon un « syncrétisme » quelconque. Quand on se rappelle combien Guénon fut souvent critiqué par des auteurs religieux qui l'accusaient de syncrétisme et de panthéisme, on voit combien est grand le chemin parcouru.

Nous citerons enfin l'essentiel de la conclusion de ce compte rendu de la revue *Etudes* : « Reste que le voyage, auquel nous invite Guénon, a des sources lointaines dans l'espace et dans le temps, non pour tarir nos sources chrétiennes, mais pour les revivifier, n'est pas à refuser ; reste qu'une meilleure connaissance de cette œuvre sera profitable à quiconque regarde de bas en haut ; reste que l'on ne peut ignorer une pensée et une méthode qui touchent à l'essentiel de notre devenir en ce monde et en l'autre ».



Le compte rendu des *Etudes* fait écho à certaines critiques contre Guénon, contenues dans le *Dossier* et concernant quelques erreurs qu'on peut relever dans certains de ses ouvrages. De ces erreurs, les deux qui aient vraiment de l'importance et dont on puisse tirer quelque « enseignement » (car, chez Guénon, absolument rien ne saurait être sans signification, et même sans une signification souvent très importante) concernent le bouddhisme et les rapports entre l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel. Lui-même a expliqué la raison qui lui avait fait méconnaître l'orthodoxie de certaines branches du bouddhisme. Pour ce qui est des rapports entre les deux pouvoirs, dès la publication de l'ouvrage *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel*, plusieurs lecteurs remarquèrent bien vite une divergence entre la doctrine de Guénon, pour qui le pouvoir temporel est subordonné à l'autorité spirituelle, et celle de Dante qui, dans son traité *De la Monarchie*, affirme l'indépendance réciproque des deux « puissances » qui l'une et l'autre procèderaient immédiatement du Principe suprême.

Nous devons avouer que cette divergence, sur un point cependant capital, entre deux esprits exceptionnels ne nous causa jamais beaucoup de soucis. Nous pensons en effet que Guénon est supérieur à Dante, parce que l'œuvre de ce dernier, selon Guénon, est « le testament du moyen âge finissant », alors que celle de Guénon nous paraît porter des « marques » qui en font le testament de notre cycle tout entier, et cela tant pour l'Orient que pour l'Occident. Ce n'est certes pas pour rien que Guénon, dans presque tous ses ouvrages, fait allusion à l'imminence de ce que Joseph de Maistre avait appelé « un évènement immense dans l'ordre divin ».

Arrêtons-nous cependant sur le « scandale » que pourraient causer à certains l'erreur (réparée) de Guénon sur le bouddhisme et celle de Dante sur la primauté du spirituel. Nous rappellerons à ce propos que l'autorité des maîtres spirituels authentiques les plus éminents est cependant inférieure à l'autorité des Livres sacrés. La chose est d'ailleurs d'une évidence criante quand on pense à l'illustre Shankaracharya, considéré par les Hindous comme un *avatara* mineur de Shiva, mais qui « déraillait » aussitôt qu'il se risquait à parler d'une tradition autre que la sienne, au point d'assurer tranquillement, dans ses admirables *Commentaires sur les Brahma-sutras*, que Shakya-muni avait inventé sa pernicieuse doctrine du bouddhisme afin de nuire à l'humanité pour laquelle il avait conçu une haine sans merci.

Guénon, pensons-nous, était supérieur à Shankara comme il l'était à Dante, parce que son horizon intellectuel n'était pas limité à une seule tradition comme le Maître hindou, ou même à deux ou trois traditions comme l'Alighieri. De toute façon, ce qui pourrait nous « troubler » dans l'enseignement guénonien, ce n'est pas si cet enseignement contenait tel ou tel « défaut » de grande ou de minime importance, mais bien s'il était en contradiction avec les Livres sacrés des diverses traditions, et avant tout avec ceux de la tradition particulière du peuple dans la langue duquel il a formulé son message. Cette tradition est le christianisme, dont le Livre sacré est la Bible. Les adversaires de Guénon ont fait assaut d'imagination pour le mettre en contradic-

tion avec le Livre des livres : ils n'y sont pas parvenus, et il faut savoir gré à la recension de la revue *Etudes* de ne faire aucune allusion à une divergence quelconque entre les textes guénoniens et ceux inspirés par l'Esprit aux auteurs qui s'échelonnent de Moïse à Saint Jean.

***

Les extraits que nous avons cités de la revue *Etudes* montrent que le Dossier H, et aussi — ce qui importe surtout pour nous — l'œuvre même de Guénon ont trouvé un accueil favorable auprès d'une voix — une voie très écoutée — du monde catholique. Nous voudrions dire au moins quelques mots sur l'accueil qui, pensons-nous, devrait être fait à cette œuvre par les milieux les plus authentiquement traditionnels du monde maçonnique.

Personne n'a parlé de la Maçonnerie, telle du moins qu'elle devrait être et qu'elle est dans ses virtualités, en des termes aussi élogieux que ceux employés par Guénon. Pour lui, la Maçonnerie « avait recueilli, et cela dès le moyen âge, l'héritage de nombreuses organisations antérieures », au nombre desquelles on doit citer le pythagorisme et l'Ordre du Temple, écoles initiatiques illustres entre toutes. La Maçonnerie, d'ailleurs, est la seule fraternité qui ait recueilli de tels héritages, et cela semble bien indiquer qu'un destin très particulier, un destin vraiment « providentiel », lui est réservé, symbolisé par la promesse faite à Jean de « demeurer » jusqu'au retour du Christ. Guénon assure qu'« il y aurait beaucoup de choses à dire sur ce pouvoir conservateur de la Maçonnerie, et sur la possibilité qu'il lui donne de suppléer dans une certaine mesure à l'absence d'initiations d'un autre ordre dans le monde occidental actuel » (4). La plume est tombée de la main de Guénon avant qu'il ait eu le temps de répondre aux nombreuses questions que des lignes aussi énigmatiques ne durent pas manquer de susciter chez un certain nombre de lecteurs ; mais elles suffisent à justifier l'attachement sans réserve que bien des fidèles du Maître ont voué à un Ordre que n'ont pas réussi à disqualifier les aber-

rations inspirées par le prestige, aujourd'hui en décadence, de l'esprit moderne (5).



Il va paraître incessamment un autre ouvrage collectif, publié par les « Editions de l'Herne », et dû à l'initiative de M. Jean-Pierre Laurant. Dans ce *Cahier de l'Herne,* comme dans le *Dossier H,* on trouvera des extraits de la correspondance de Guénon, et ces extraits donnent une grande envie de connaître le reste. Celui qui fut sans doute le dernier correspondant de Guénon (à qui il écrivait chaque jour), le « fidèle entre les fidèles », Roger Maridort, un des trois premiers initiés à la Loge « La Grande Triade », nous confia, au lendemain de la mort du Maître, qu'il venait de faire l'acquisition d'une partie très importante de cette correspondance, s'étendant sur une vingtaine d'années. Nous avons toujours pensé qu'il avait reçu de Guénon la mission de réunir la totalité de ces missives, tâche à laquelle il devait consacrer toute sa vie. Tâche couronnée de succès, puisque les lettres ainsi recueillies, si elles devaient être publiées, formeraient un ensemble quatre fois plus volumineux que l'œuvre actuellement en vente de Guénon.

M. Jean-Pierre Laurant, universitaire occupant des charges à l'Ecole des Hautes Etudes et aussi au C.N.R.S., a prononcé en mars 1984 sous les auspices de la Loge de recherches « Villard de Honnecourt », une conférence à laquelle assistèrent des Maçons de plusieurs Obédiences et aussi des non-Maçons. Il a terminé en disant que l'époque où certains se permettaient de ricaner au seul nom de René Guénon est désormais révolue. Aujourd'hui, conclut-il, « il serait bien désuet de se proclamer bergsonien ; mais je me sentirai très honoré chaque fois qu'on pourra me qualifier de « guénonien ».

⁂

Depuis assez longtemps certains auteurs relevant de discipline en rapport avec les sciences historiques se sont beaucoup intéressés aux phénomènes « longue durée ». Ces phénomènes se reproduiraient selon des rythmes réguliers qui détermineraient des cycles plus ou moins longs. Particulièrement intéressantes sont les découvertes faites par des spécialistes de l'économie et de la démographie, tel que le Français Simiand et surtout le Russe Kondratieff. Ce dernier a remarqué que les phénomènes qu'il étudie sont soumis à certains rythmes qu'il appelle « mouvements trentenaires ».

Il est curieux de voir ainsi des sciences ultra-modernes reconnaître que tout dans le monde est disposé « en poids, nombre et mesure ». Quant aux sciences traditionnelles, universelles par définition et donc éternelles, il est bien connu que le rythme y joue un rôle constant et capital. Le nombre 33 a une place privilégiée à la fois dans la cosmologie et l'histoire sacrée. La colonne vertébrale du microcosme, dont on sait les « liens » avec les « centres subtils », compte 33 vertèbres ; et le Christ avait atteint l'âge de 33 ans quand il fut mis à mort et ressuscita le troisième jour. Il n'est pas pour nous sans signification que la « résurrection » actuelle de l'intérêt porté à Guénon s'effectue après 33 ans d'oubli apparent. Il est écrit que « le Christ ressuscité ne meurt plus ». Fasse le ciel que cette attention renouvelée pour une œuvre dont la mission providentielle ne saurait se limiter à quelques nations où elle a déjà exercé une influence avec laquelle les forces hostiles doivent désormais compter, se propage de proche en proche. Car cette œuvre, fondée sur les principes éternels de la métaphysique, a en conséquence vocation à l'universalité « Il n'y a de science que du général », a dit Platon ; ce à quoi Guénon ajoutait : « Il n'y a de métaphysique que de l'universel ».

Denys ROMAN

NOTES

(1) Dossier H sur René Guénon, aux Editions de l'Age d'Homme, Paris.

(2) Gide écrit aussi à un autre endroit de son journal : « Je n'ai rien, absolument rien à opposer à ce qu'écrit Guénon : c'est irréfutable ».

(3) Le passage de certains guénoniens à l'Islam a sans doute des raisons multiples. Nous voudrions attirer l'attention sur une sorte de « constante » dans les épisodes les plus marquants de l'« histoire sacrée ». Guénon a rappelé qu'après la destruction de l'Ordre du Temple, les initiés chrétiens se concertèrent avec les initiés musulmans pour former ce qu'on appela le « collège des Invisibles » de la Rose-Croix. Et dans beaucoup d'ouvrages des hermétistes chrétiens on trouve une allusion à des voyages qu'ils auraient fait en terre d'Islam. C'est même un voyage de ce genre, effectué, selon ses dires, par Cagliostro qui permettait à Guénon d'assurer que regarder le Grand Cophte comme un simple imposteur « était insuffisant pour tout expliquer ». Guénon pensait aussi que les Croisades, si vilipendées de nos jours, avaient, en plus de leurs raisons proclamées dans l'ordre exotérique, d'autres raisons cachées relevant de l'ordre initiatique. Il est presque inutile de rappeler comment, après le « coup d'arrêt » donné par les Francs à l'expansion arabe en Europe, des relations très cordiales s'établirent entre le restaurateur de l'Empire d'Occident et les califes de Bagdad. Nous avons toujours pensé que Guénon voyait bien des avantages à des contacts presque permanents entre initiés chrétiens et initiés musulmans, et, naturellement, le milieu idéal pour de telles rencontres ne peut être qu'une Loge maçonnique. Enfin, comme tout ce qui touche à l'« histoire sacrée » comporte une « leçon » dans l'ordre spirituel, on peut dire que « rassembler » des initiés « épars » en des traditions différentes est une œuvre « constructive », et que contribuer à les séparer ne peut être que l'œuvre du « Satellite sombre » dont Guénon a parlé, et dont la tactique a toujours consisté à diviser pour règner.

(4) Cf. *Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage*, t. II, p. 40.

(5) Ici une question se pose tout naturellement : comment se fait-il que la Maçonnerie, qui avait de telles prédispositions pour « assimiler » des organisations parfois très étrangères à sa propre nature, n'ait pas songé sérieusement à s'incorporer les diverses initiations féminines qui existaient certainement dans l'antiquité et qui durent très probablement persister au début du moyen âge ? C'est là une question très complexe, que nous ne saurions aborder ici. Mais le fait que Guénon reconnaissait à un François Ménard, membre du « Droit Humain » la qualité maçonnique montre la difficulté d'un tel problème. Dans le Nouveau Testament, c'est lors de la Passion du Christ et de sa résurrection qu'on voit les femmes jouer un rôle pour ainsi dire intermédiaire entre le rôle de Jean et celui des Apôtres exotériques. Peut-être faut-il voir là une indication que cette question si souvent débattue de l'initiation féminine dans le monde occidental ne trouvera sa solution qu'à la faveur des évènements qui doivent préparer l'irruption du « siècle à venir ».

Fac-similé de l'article de R.G. paru dans le « Voile d'Isis» numéro 115 de juillet 1929.

Quelques aspects du symbolisme de Janus

Nous avons fait à diverses reprises, dans nos ouvrages, des allusions au symbolisme de Janus ; pour développer complètement ce symbolisme, à significations complexes et multiples, et pour signaler tous ses liens avec un grand nombre de figurations analogues qui se rencontrent dans d'autres traditions, il faudrait tout un volume, que nous écrirons peut-être quelque jour. En attendant, il nous a paru intéressant de réunir quelques données concernant certains aspects du symbolisme en question, et de reprendre notamment, plus complètement que nous n'avions pu le faire jusqu'ici, les considérations qui expliquent le rapprochement établi parfois entre Janus et le Christ, d'une façon qui peut sembler étrange à première vue, mais qui n'en est pas moins parfaitement justifiée.

En effet, un curieux document représentant expressément le Christ sous les traits de Janus a été publié, il y a quelques années, par M. Charbonneau-Lassay dans *Regnabit* (1), et nous l'avons nous-même commenté ensuite dans la même revue (2). C'est un cartouche peint sur une page détachée d'un livre manuscrit d'église, datant du XVe siècle et trouvée à Luchon, et terminant le feuillet du mois de janvier sur le calendrier liminaire de ce livre. Au sommet

1. *Un ancien emblème du mois de janvier* (mai 1925).
2. *A propos de quelques symboles hermético-religieux*(décembre 1925).

du médaillon intérieur figure le monogramme IHS surmonté d'un cœur, le reste de ce médaillon est occupé par un buste de *Janus Bifrons*, avec un visage masculin et un visage féminin, ainsi que cela se voit assez fréquemment ; il porte une couronne sur la tête, et tient d'une main un sceptre et de l'autre une clef.

« Sur les monuments romains, écrivait M. Charbonneau-Lassay en reproduisant ce document, Janus se montre, comme sur le cartouche de Luchon, la couronne en tête et le spectre en la main droite, parce qu'il est roi ; il tient de l'autre main une clef qui ouvre et ferme les époques ; c'est pourquoi, par extension d'idée, les Romains lui consacraient les portes des maisons et des villes... Le Christ aussi, comme le Janus antique, porte le sceptre royal auquel il a droit de par son Père du Ciel et de par ses ancêtres d'ici-bas ; et son autre main tient la clef des secrets éternels, la clef teinte de son sang qui ouvrit à l'humanité perdue la porte de la Vie. C'est pourquoi, dans la quatrième des grandes antiennes d'avant Noël, la liturgie sacrée l'acclame ainsi : « *O Clavis David, et Sceptrum domus Israel* !... Vous êtes, ô Christ attendu, la Clef de David et le Sceptre de la maison d'Israël. Vous ouvrez, et personne ne peut fermer ; et quand vous fermez, nul ne saurait plus ouvrir... » (1).

L'interprétation la plus habituelle des deux visages de Janus est celle qui les considère comme représentant respectivement le passé et l'avenir ; cette inter-

1. ***Bréviaire romain*, office du 20 décembre.**

prétation, tout en étant très incomplète, n'en est pas moins exacte à un certain point de vue. C'est pourquoi, dans un assez grand nombre de figurations, les deux visages sont ceux d'un homme âgé et d'un homme jeune ; tel n'est d'ailleurs pas le cas dans l'emblème de Luchon, dont un examen attentif ne permet pas de douter qu'il s'agit du Janus androgyne, ou *Janus-Jana* (1) ; et il est à peine besoin de faire remarquer le rapport étroit de cette forme de Janus avec certains symboles hermétiques tels que le *Rebis* (2).

Au point de vue où le symbolisme de Janus est rapporté au temps, il y a lieu de faire une remarque très importante : entre le passé qui n'est plus et l'avenir qui n'est pas encore, le véritable visage de Janus, celui qui regarde le présent, n'est, dit-on, ni l'un ni l'autre de ceux que l'on peut voir. Ce troisième visage, en effet, est invisible parce que le présent, dans la manifestation temporelle, n'est qu'un instant insaisissable (3) ; mais, lorsqu'on s'élève au-dessus des conditions de cette manifestation transitoire et contingente, le présent contient au contraire toute réalité. Le troisième visage de Janus correspond, dans un autre symbolisme, celui de la tradition hindoue, à l'œil frontal de *Shiva*, invisible aussi, puisqu'il n'est représenté par aucun organe corporel, et qui

1. Le nom de *Diana*, la déesse lunaire, n'est qu'une autre forme de *Jana*, l'aspect féminin de *Janus*.

2. La seule différence est que ces symboles sont généralement *Sol-Luna*, sous des formes diverses, tandis qu'il semble que *Janus-Jana* soit plutôt *Lunus-Luna*, sa tête étant souvent surmontée du croissant.

3. C'est aussi pour cette raison que certaines langues, comme l'hébreu et l'arabe, n'ont pas de forme verbale correspondant au présent.

figure le « sens de l'éternité ». Il est dit qu'un regard de ce troisième œil réduit tout en cendres, c'est-à-dire qu'il détruit toute manifestation ; mais, lorsque la succession est transmuée en simultanéité, toutes choses demeurent dans l' « éternel présent », de sorte que la destruction apparente n'est véritablement qu'une « transformation », au sens le plus rigoureusement étymologique de ce mot.

Par ces quelques considérations, il est facile de comprendre déjà que Janus représente vraiment Celui qui est, non seulement le « Maître du triple temps » (désignation qui est également appliquée à *Shiva* dans la doctrine hindoue) (1), mais aussi, et avant tout, le « Seigneur de l'Eternité ». « Le Christ, écrivait encore à ce propos M. Charbonneau-Lassay, domine le passé et l'avenir ; coéternel avec son Père, il est comme lui l'« Ancien des Jours » : « au commencement était le Verbe », dit saint Jean. Il est aussi le père et le maître des siècles à venir : *Jesu pater futuri sæculi,* répète chaque jour l'Eglise romaine, et Lui-même s'est proclamé le commencement et l'aboutissement de tout : « Je suis l'*alpha* et l'*oméga*, le principe et la fin ». « C'est le « Seigneur de l'Eternité. »

Il est bien évident, en effet, que le « Maître des temps » ne peut être lui-même soumis au temps, qui a en lui son principe, de même que, suivant l'enseignement d'Aristote, le premier moteur de toutes choses, ou le principe du mouvement universel, est nécessairement immobile. C'est bien le Verbe Eter-

1. Le trident (*trishûla*), attribut de *Shiva*, est le symbole du triple temps (*trikâla*).

nel que les textes bibliques désignent souvent comme l'« Ancien des Jours », le Père des âges ou des cycles d'existence (c'est là le sens propre et primitif du mot latin *sæculum*, aussi bien que du grec *aiôn* et de l'hébreu *ôlam* qu'il sert à traduire) ; et il convient de noter que la tradition hindoue lui donne aussi le titre de *Purâna-Purusha*, dont la signification est strictement équivalente.

Revenons maintenant à la figuration que nous avons prise comme point de départ de ces remarques : on y voit, disions-nous, le sceptre et la clef dans les mains de Janus ; de même que la couronne (qui peut cependant être regardée aussi comme symbole de puissance et d'élévation au sens le plus général, dans l'ordre spirituel aussi bien que dans l'ordre temporel, et qui, ici, nous semble plutôt avoir cette acception), le sceptre est l'emblème du pouvoir royal, et la clef, de son côté, est alors plus spécialement celui du pouvoir sacerdotal. Il faut remarquer que le sceptre est à gauche de la figure, du côté du visage masculin, et la clef à droite, du côté du visage féminin ; or, suivant le symbolisme employé par la Kabbale hébraïque, à la droite et à la gauche correspondent respectivement deux attributs divins : la Miséricorde (*Hesed*) et la Justice (*Din*) (1), qui conviennent

1. Dans le symbole de l'arbre séphirothique, qui représente l'ensemble des attributs divins, les deux « colonnes » latérales sont respectivement celles de la Miséricorde et de la Justice ; au sommet de la " colonne du milieu ", et dominant ces deux " colonnes " latérales, est la " Couronne " (*Kether*) ; la position analogue de la couronne de Janus, dans notre figuration, par rapport à la clef et au sceptre, nous paraît donner lieu à un rapprochement justifiant ce que nous venons de dire quant à sa signification : ce serait le pouvoir principal, unique

aussi manifestement au Christ, et plus spécialement lorsqu'on l'envisage dans son rôle de Juge des vivants et des morts. Les Arabes, faisant une distinction analogue dans les attributs divins et dans les *noms* qui y correspondent, disent « Beauté » (*Djemâl*) et « Majesté » (*Djelâl*) ; et l'on pourrait comprendre encore, avec ces dernières désignations, que ces deux aspects aient été représentés par un visage féminin et un visage masculin (1). En somme, la clef et le sceptre, se substituant ici à l'ensemble de deux clefs qui est peut-être un emblème plus habituel de Janus, ne font que rendre plus clair encore un des sens de cet emblème, qui est celui d'un double pouvoir procédant d'un principe unique : pouvoir sacerdotal et pouvoir royal, réunis, selon la tradition judéo-chrétienne, dans la personne de Melchissédec, qui est, comme le dit saint Paul, « *fait semblable au Fils de Dieu* » (2).

Nous venons de dire que Janus, le plus fréquemment, porte deux clefs ; ces clefs sont celles des deux portes solsticiales, *Janua Cœli* et *Janua Inferni*, correspondant respectivement au solstice d'hiver et au solstice d'été, c'est-à-dire aux deux points extrêmes de la course du soleil dans le cycle annuel, car Janus, en tant que « Maître des temps », est le *Janitor* qui ouvre et ferme ce cycle. D'autre part, il était aussi le dieu

et total, dont procèdent les deux aspects désignés par les deux autres emblèmes.

1. Dans *Le Roi du Monde*, nous avons expliqué plus complètement le symbolisme de la droite et de la gauche, de la " main de justice " et de la " main bénissante ", qui est également indiqué chez plusieurs Pères de l'Eglise, et notamment chez saint Augustin.

2. *Epître aux Hébreux*, VII, 3.

de l'initiation aux mystères : *initiatio* dérive de *in-ire*, « entrer » (ce qui se rattache également au symbolisme de la « porte »), et, suivant Cicéron, le nom de Janus a la même racine que le verbe *ire*, « aller » ; cette racine *i* se trouve d'ailleurs en sanscrit avec le même sens qu'en latin, et, dans cette langue, elle a parmi ses dérivés le mot *yâna*, « voie », dont la forme se rapproche singulièrement du nom même de Janus. « Je suis la Voie », a dit le Christ (1) ; faut-il voir là la possibilité d'un autre rapprochement ? Ce que nous dirons tout à l'heure semble être de nature à le justifier ; et on aurait le plus grand tort, lorsqu'il s'agit de symbolisme, de ne pas prendre en considération certaines similitudes verbales, dont les raisons sont souvent très profondes, bien qu'elles échappent malheureusement aux philologues modernes, qui ignorent tout ce qui peut légitimement porter le nom de « science sacrée ».

Quoi qu'il en soit, en tant que Janus était considéré comme le dieu de l'initiation, ses deux clefs, l'une d'or et l'autre d'argent, étaient celles des « grands mystères » et des « petits mystères » ; pour employer un autre langage équivalent, la clef d'argent est celle du « Paradis terrestre », et la clef d'or est celle du « Paradis céleste ». Ces mêmes clefs étaient un des attributs du Souverain Pontificat, auquel la fonction d' « hiérophante » était essentiellement atta-

1. Dans la tradition extrême-orientale, le mot *Tao*, dont le sens littéral est aussi " Voie ", sert de désignation au Principe suprême ; et le caractère idéographique qui le représente est formé des signes de la tête et des pieds, équivalant à l'*alpha* et à l'*oméga*.

chée ; comme la barque qui était aussi un symbole de Janus (1), elles sont demeurées parmi les principaux emblèmes de la Papauté ; et les paroles évangéliques relatives au « pouvoir des clefs » sont en parfait accord avec les traditions antiques, toutes issues de la grande Tradition primordiale. D'autre part, il y a un rapport assez direct entre le sens que nous venons d'indiquer et celui suivant lequel la clef d'or représente le pouvoir spirituel et la clef d'argent le pouvoir temporel (cette dernière étant parfois remplacée alors par le sceptre comme nous l'avons vu) (2) : Dante, en effet, assigne pour fonctions à l'Empereur et au Pape de conduire l'humanité respectivement au « Paradis terrestre » et au « Paradis céleste » (3).

En outre, en vertu d'un certain symbolisme astronomique qui semble avoir été commun à tous les peuples anciens, il y aussi des liens fort étroits entre les deux sens suivant lesquels les clefs de Janus étaient, soit celles des deux portes solsticiales, soit celles des « grands mystères » et des « petits mystères » (4). Ce symbolisme auquel nous faisons allu-

1. Cette barque de Janus était une barque pouvant aller dans les deux sens, soit en avant, soit en arrière, ce qui correspond aux deux visages de Janus lui-même.

2. Le sceptre et la clef sont d'ailleurs l'un et l'autre en relation symbolique avec l'" Axe du Monde ".

3. *De Monarchia*, III, 16. — Nous donnons l'explication de ce passage de Dante dans notre dernier ouvrage, *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel*.

4. Nous devons rappeler en passant, quoique nous l'ayons déjà signalé en plusieurs occasions, que Janus avait encore une autre fonction : il était le dieu des corporations d'artisans ou *Collegia fabrorum*, qui célébraient en son honneur les deux fêtes solsticiales d'hiver et d'été. Par la suite, cette coutume se maintint toujours dans les corporations de constructeurs ; mais, avec le Christianisme, ces fêtes solsticiales s'identifièrent aux deux Saint-Jean d'hiver et d'été (d'où l'expression de " Loge de Saint-Jean " qui s'est conservée jusque dans

sion est celui du cycle zodiacal, et ce n'est pas sans raison que celui-ci, avec ses deux moitiés ascendante et descendante qui ont leurs points de départ respectifs aux deux solstices d'hiver et d'été, se trouve figuré au portail de tant d'églises du moyen âge (1). On voit apparaître ici une autre signification des deux visages de Janus : il est le « Maître des deux voies » auxquelles donnent accès les deux portes solsticiales, ces deux voies de droite et de gauche (car on retrouve là cet autre symbolisme que nous signalions plus haut) que les Pythagoriciens représentaient par la lettre Y (2), et que figurait aussi, sous une forme exotérique, le mythe d'Hercule entre la Vertu et le Vice. Ce sont ces deux mêmes voies que la tradition hindoue, de son côté, désigne comme la « voie des dieux » (*dêva-yâna*) et la « voie des ancêtres » (*pitri-yâna*) ; et *Ganêsha*, dont le symbolisme a de nombreux points de contact avec celui de Janus, est également le « Maître des deux voies », par une conséquence immédiate de son caractère de « Seigneur de la Connaissance », ce qui nous ramène à l'idée de l'initiation aux mystères. Enfin, ces deux voies sont aussi, en un sens, comme les portes par lesquelles on y

la Maçonnerie moderne) ; il y a là un exemple de l'adaptation des symboles préchrétiens, trop souvent méconnue ou mal interprétée par les modernes.

1. Ceci se rattache manifestement à ce que nous indiquions dans la note précédente en ce qui concerne les traditions conservées par les corporations de constructeurs.

2. Cet antique symbole s'est maintenu jusqu'à une époque assez récente : nous l'avons retrouvé notamment dans la marque de l'imprimeur Nicolas du Chemin, dessinée par Jean Cousin, dans *Le Champ fleuri* de Geoffroy Tory (Paris, 1529), où il est désigné sous le nom de " lettre pythagorique ", et aussi, au musée du Louvre, sur divers meubles de la Renaissance.

accède, celle des cieux et celle des enfers (1) ; et l'on remarquera que les deux côtés auxquels elles correspondent, la droite et la gauche, sont ceux où se répartissent les élus et les damnés dans les représentations du Jugement dernier, qui, elles aussi, par une coïncidence bien significative, se rencontrent si fréquemment au portail des églises, et non en une autre partie quelconque de l'édifice (2). Ces représentations, de même que celles du Zodiaque, expriment, pensons-nous, quelque chose de tout à fait fondamental dans la conception des constructeurs de cathédrales, qui se proposaient de donner à leurs œuvres un caractère « pantaculaire », au vrai sens de ce mot (3), c'est-à-dire d'en faire comme une sorte d'abrégé synthétique de l'Univers (4).

René Guénon.

1. Dans les symboles de la Renaissance que nous venons de mentionner, les deux voies sont, sous ce rapport, désignées respectivement comme *via arcta* et *via lata*, " voie étroite " et " voie large ".

2. Il semble parfois que ce qui est rapporté à la droite dans certains cas le soit à la gauche dans d'autres, et inversement ; il arrive d'ailleurs que cette contradiction n'est qu'apparente, car il faut toujours chercher par rapport à quoi on prend la droite et la gauche ; lorsqu'elle est réelle, elle s'explique par certaines conceptions " cycliques " assez complexes, qui influent sur les correspondances envisagées. Nous signalons ceci uniquement afin de ne pas dissimuler une difficulté dont il y a lieu de tenir compte pour interpréter correctement un assez grand nombre de symboles.

3. On doit écrire " pantacle " (*pantaculum*, littéralement « petit tout "), et non " pentacle " comme on le fait trop souvent ; cette erreur orthographique a fait croire à certains que ce mot avait un rapport avec le nombre 5 et devait être pris comme un synonyme de " pentagramme ".

4. Cette conception est d'ailleurs impliquée en quelque sorte dans le plan même de la cathédrale ; mais nous ne pouvons, pour le moment du moins, entreprendre de justifier cette affirmation, ce qui nous entraînerait beaucoup trop loin.

Fac-similé de l'article de R.G. paru dans le « Voile d'Isis » numéro 116-117 de août-septembre 1929.

Les Gardiens de la Terre Sainte

PARMI les attributions des Ordres de chevalerie, et plus particulièrement des Templiers, une des plus connues, mais non des mieux comprises en général, est celle de « gardiens de la Terre Sainte ». Assurément, si l'on s'en tient au sens le plus extérieur, on trouve une explication immédiate de ce fait dans la connexion qui existe entre l'origine de ces Ordres et les Croisades, car, pour les Chrétiens comme pour les Juifs, il semble bien que la « Terre Sainte » ne désigne rien d'autre que la Palestine. Pourtant, la question devient plus complexe lorsqu'on s'aperçoit que diverses organisations orientales, dont le caractère initiatique n'est pas douteux, comme les Assacis et les Druses, ont pris également ce même titre de « gardiens de la Terre Sainte ». Ici, en effet, il ne peut plus s'agir de la Palestine ; et il est d'ailleurs remarquable que ces organisations présentent un assez grand nombre de traits communs avec les Ordres de chevalerie occidentaux, que même certaines d'entre elles aient été historiquement en relations avec ceux-ci. Que faut-il donc entendre en réalité par la « Terre Sainte », et à quoi correspond exactement ce rôle de « gardiens » qui semble attaché à un genre d'initiation déterminé, que l'on peut appeler l'initiation « chevaleresque », en donnant à ce terme une extension plus grande qu'on ne le fait d'ordinaire, mais que les analogies existant entre

les différentes formes de ce dont il s'agit suffiraient amplement à légitimer ?

Nous avons déjà montré ailleurs, et notamment dans notre étude sur *Le Roi du Monde*, que l'expression de « Terre Sainte » a un certain nombre de synonymes : « Terre Pure », « Terre des Saints », « Terre des Bienheureux », « Terre des Vivants », « Terre d'Immortalité », que ces désignations équivalentes se rencontrent dans les traditions de tous les peuples, et qu'elles s'appliquent toujours essentiellement à un centre spirituel dont la localisation dans une région déterminée peut d'ailleurs, suivant les cas, être entendue littéralement ou symboliquement, ou à la fois dans l'un et l'autre sens. Toute « Terre Sainte » est encore désignée par des expressions comme celles de « Centre du Monde » ou de « Cœur du Monde », et ceci demande quelques explications, car ces désignations uniformes, quoique diversement appliquées, pourraient facilement entraîner à certaines confusions.

Si nous considérons par exemple la tradition hébraïque, nous voyons qu'il est parlé, dans le *Sepher Ietsirah*, du « Saint Palais » ou « Palais intérieur », qui est le véritable « Centre du Monde », au sens cosmogonique de ce terme ; et nous voyons aussi que ce « Saint Palais » a son image dans le monde humain, par la résidence en un certain lieu de la *Shekinah*, qui est la « présence réelle » de la Divinité (1). Pour le

(1) Voir nos articles sur *Le Cœur du Monde dans la Kabbale hébraïque* et *La Terre Sainte et le Cœur du Monde*, dans la revue *Regnabit*, juillet-août et septembre-octobre 1926.

peuple d'Israël, cette résidence de la *Shekinah* était le Tabernacle (*Mishkan*), qui, pour cette raison, était considéré par lui comme le « Cœur du Monde », parce qu'il était effectivement le centre spirituel de sa propre tradition. Ce centre, d'ailleurs, ne fut pas tout d'abord un lieu fixe ; quand il s'agit d'un peuple nomade, comme c'était le cas, son centre spirituel doit se déplacer avec lui, tout en demeurant cependant toujours le même au cours de ce déplacement. « La résidence de la *Shekinah,* dit M. Vulliaud, n'eut de fixité que le jour où le Temple fut construit, pour lequel David avait préparé l'or, l'argent, et tout ce qui était nécessaire à Salomon pour parachever l'ouvrage (1). Le Tabernacle de la Sainteté de *Jehovah*, la résidence de la *Shekinah,* est le Saint des Saints qui est le cœur du Temple, qui est lui-même le centre de Sion (Jérusalem), comme la sainte Sion est le centre de la Terre d'Israël, comme la Terre d'Israël est le centre du monde » (2). On peut remarquer qu'il y a ici comme une série d'extensions donnée graduellement à l'idée du centre dans les applications qui en sont faites successivement, de sorte que l'appellation de « Centre du Monde » ou de « Cœur du Monde » est finalement étendue à la Terre d'Israël tout entière, en tant que celle-ci est considérée comme la « Terre Sainte » ; et il faut ajouter que, sous le même rapport, elle reçoit aussi, entre autres dénominations, celle de

(1) Il est bon de noter que les expressions qui sont employées ici évoquent l'assimilation qui a été fréquemment établie entre la construction du Temple, envisagée dans sa signification idéale, et le " Grand Œuvre " des hermétistes.

(2) *La Kabbale juive,* t. I, p. 509.

« Terre des Vivants ». Il est parlé de « la Terre des Vivants comprenant sept terres », et M. Vulliaud observe que « cette Terre est Chanaan dans lequel il y avait sept peuples » (1), ce qui est exact au sens littéral, bien qu'une interprétation symbolique soit également possible. Cette expression de « Terre des Vivants » est exactement synonyme de « séjour d'immortalité », et la liturgie catholique l'applique au séjour céleste des élus, qui était en effet figuré par la Terre promise, puisque Israël, en pénétrant dans celle-ci, devait voir la fin de ses tribulations. A un autre point de vue encore, la Terre d'Israël, en tant que centre spirituel, était une image du Ciel, car, selon la tradition judaïque, « tout ce que font les Israélites sur terre est accompli d'après les types de ce qui se passe dans le monde céleste » (2).

Ce qui est dit ici des Israélites peut être dit pareillement de tous les peuples possesseurs d'une tradition véritablement orthodoxe ; et, en fait, le peuple d'Israël n'est pas le seul qui ait assimilé son pays au « Cœur du Monde » et qui l'ait regardé comme une image du Ciel, deux idées qui, du reste, n'en font qu'une en réalité. L'usage du même symbolisme se retrouve chez d'autres peuples qui possédaient également une « Terre Sainte », c'est-à-dire un pays où était établi un centre spirituel ayant pour eux un rôle comparable à celui du Temple de Jérusalem pour les Hébreux. A cet égard, il en est de la « Terre Sainte » comme de l'*Omphalos*, qui était toujours

(1) *Ibid.*, t. II, p. 116.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 501.

l'image visible du « Centre du Monde » pour le peuple habitant la région où il était placé (1).

Le symbolisme dont il s'agit se rencontre notamment chez les anciens Egyptiens ; en effet, suivant Plutarque, « les Egyptiens donnent à leur contrée le nom de *Chémia* (2), et la comparent à un cœur » (3). La raison qu'en donne cet auteur est assez étrange : « Cette contrée est chaude en effet, humide, contenue dans les parties méridionales de la terre habitée, étendue au Midi, comme dans le corps de l'homme le cœur s'étend à gauche », car « les Egyptiens considèrent l'Orient comme le visage du monde, le Nord comme en étant la droite, et le Midi, la gauche » (4). Ce ne sont là que des similitudes assez superficielles, et la vraie raison doit être tout autre, puisque la même comparaison avec le cœur a été appliquée également à toute terre à laquelle était attribué un caractère sacré et « central », au sens spirituel, quelle que soit sa situation géographique. D'ailleurs, au rapport de Plutarque lui-même, le cœur, qui représentait l'Egypte, représentait en même temps le

(1) Voir notre article sur *Les Pierres de foudre*, dans le *Voile d'Isis* de mai 1929.

(2) *Kêmi*, en langue égyptienne, signifie " terre noire ", désignation dont l'équivalent se retrouve aussi chez d'autres peuples ; de ce mot est venu celui d'*alchimie* (*al* n'étant que l'article en arabe), qui désignait originairement la science hermétique, c'est-à-dire la science sacerdotale de l'Egypte.

(3) *Isis et Osiris*, 33, traduction Mario Meunier, p. 116.

(4) *Ibid.*, 32, p. 112. — Dans l'Inde, c'est au contraire le Midi qui est désigné comme le " côté de la droite " (*dakshina*) ; mais, en dépit des apparences, cela revient au même, car il faut entendre par là le côté qu'on a à sa droite quand on se tourne vers l'Orient, et il est facile de se représenter le côté gauche du monde comme s'étendant vers la droite de celui qui le contemple, et inversement, ainsi que cela a lieu pour deux personnes placées l'une en face de l'autre.

Ciel : « Les Egyptiens, dit-il, figurent le Ciel, qui ne saurait vieillir puisqu'il est éternel, par un cœur posé sur un brasier dont la flamme entretient l'ardeur » (1). Ainsi, tandis que le cœur est lui-même figuré par un vase qui n'est autre que celui que les légendes du moyen âge occidental devaient désigner comme le « Saint Graal », il est à son tour, et simultanément, l'hiéroglyphe de l'Egypte et celui du Ciel.

La conclusion à tirer de ces considérations, c'est qu'il y a autant de « Terres Saintes » particulières qu'il existe de formes traditionnelles régulières, puisqu'elles représentent les centres spirituels qui correspondent respectivement à ces différentes formes ; mais, si le même symbolisme s'applique uniformément à toutes ces « Terres Saintes », c'est que ces centres spirituels ont tous une constitution analogue, et souvent jusque dans des détails très précis, parce qu'ils sont autant d'images d'un même centre unique et suprême, qui seul est vraiment le « Centre du Monde », mais dont ils prennent les attributs comme participant de sa nature par une communication directe, en laquelle réside l'orthodoxie traditionnelle, et comme le représentant effectivement, d'une façon plus ou moins extérieure, pour des temps et des lieux déterminés. En d'autres termes, il existe une « Terre Sainte » par excellence, prototype de toutes les autres, centre spirituel auquel *tous* les autres centres sont subordonnés, siège de la Tradition pri-

(1) *Ibid.*, 10, p. 49. — On remarquera que ce symbole, avec la signification qui lui est donnée ici, semble pouvoir être rapproché de celui du phénix.

mordiale dont toutes les traditions particulières sont dérivées par adaptation à telles ou telles conditions définies qui sont celles d'un peuple ou d'une époque. Cette « Terre Sainte » par excellence, c'est la « contrée suprême », suivant le sens du terme sanscrit *Paradêsha*, dont les Chaldéens ont fait *Pardes* et les Occidentaux *Paradis* ; c'est en effet le « Paradis terrestre », qui est bien le point de départ de toute tradition, ayant en son centre la source unique d'où partent les quatre fleuves coulant vers les quatre points cardinaux (1), et qui est aussi le « séjour d'immortalité », comme il est facile de s'en rendre compte en se reportant aux premiers chapitres de la *Genèse* (2).

Nous ne pouvons songer à revenir ici sur toutes les questions concernant le Centre suprême et que nous avons déjà traitées ailleurs plus ou moins complètement : sa conservation, d'une façon plus ou moins cachée suivant les périodes, du commencement à la fin du cycle, c'est-à-dire depuis le « Paradis terrestre » jusqu'à la « Jérusalem céleste », qui en représentent les deux phases extrêmes ; les noms multiples sous lesquels il est désigné, comme ceux de *Tula*, de *Luz*, de *Salem*, d'*Agartha* ; les différents

(1) Cette source est identique à la " fontaine d'enseignement " à laquelle nous avons eu précédemment l'occasion de faire ici même différentes allusions.

(2) C'est pourquoi la "fontaine d'enseignement" est en même temps la « fontaine de jouvence " (*fons juventutis*), parce que celui qui y boit est affranchi de la condition temporelle ; elle est d'ailleurs située au pied de l' « Arbre de Vie » (voir notre étude sur *Le Langage secret de Dante et des " Fidèles d'Amour "*, dans le *Voile d'Isis* de février 1929) et ses eaux s'identifient évidemment à l' " élixir de longue vie " des hermétistes (l'idée de " longévité " ayant ici la même signification que dans les traditions orientales) ou au " breuvage d'immortalité " dont il est partout question sous des noms divers.

symboles qui le figurent, comme la montagne, la caverne, l'île et bien d'autres encore, en relation immédiate, pour la plupart, avec le symbolisme du « Pôle » ou de l'« Axe du Monde ». A ces figurations, nous pouvons joindre aussi celles qui en font une ville, une citadelle, un temple ou un palais, suivant l'aspect sous lequel on l'envisage plus spécialement ; et c'est ici l'occasion de rappeler, en même temps que le Temple de Salomon qui se rattache plus directement à notre sujet, la triple enceinte dont nous avons parlé récemment comme représentant la hiérarchie initiatique de certains centres traditionnels (1), et aussi le mystérieux labyrinthe, qui, sous une forme plus complexe, se rattache à une conception similaire, avec cette différence que ce qui y est mis surtout en évidence est l'idée d'un « cheminement » vers le centre caché (2).

Nous devons maintenant ajouter que le symbolisme de la « Terre Sainte » a un double sens : qu'il soit rapporté au Centre suprême ou à un centre subordonné, il représente non seulement ce centre lui-même, mais aussi, par une association qui est d'ailleurs

(1) Voir notre article sur *La triple enceinte druidique*, dans le *Voile d'Isis* de juin 1929 ; nous y avons signalé précisément le rapport de cette figure, sous ses deux formes circulaire et carrée, avec le symbolisme du " Paradis terrestre " et de la " Jérusalem céleste ".

(2) Le labyrinthe crétois était le palais de *Minos*, nom identique à celui de *Manu*, donc désignant le Législateur primordial. D'autre part, on peut comprendre, par ce que nous disons ici, la raison pour laquelle le parcours du labyrinthe tracé sur le dallage de certaines églises, au moyen âge, était regardé comme remplaçant le pèlerinage en Terre Sainte pour ceux qui ne pouvaient l'accomplir ; il faut se souvenir que le pèlerinage est précisément une des figures de l'initiation, de sorte que le " pèlerinage en Terre Sainte " est, au sens ésotérique, la même chose que la " recherche de la Parole perdue " ou la " queste du Saint Graal ".

toute naturelle, la tradition qui en émane ou qui y est conservée, c'est-à-dire, dans le premier cas, la Tradition primordiale, et, dans le second, une certaine forme traditionnelle particulière (1). Ce double sens se retrouve pareillement, et d'une façon très nette, dans le symbolisme du « Saint Graal », qui est à la fois un vase *(grasale)* et un livre *(gradale* ou *graduale)* ; ce dernier aspect désigne manifestement la tradition, tandis que l'autre concerne plus directement l'état correspondant à la possession effective de cette tradition, c'est-à-dire l'« état édénique » s'il s'agit de la Tradition primordiale ; et celui qui est parvenu à cet état est, par là même, réintégré dans le *Pardes*, de telle sorte qu'on peut dire que sa demeure est désormais dans le « Centre du Monde » (2). Ce n'est pas sans motif que nous rapprochons ici ces deux symbolismes, car leur étroite similitude montre que, lorsqu'on parle de la « chevalerie du Saint Graal » ou des « gardiens de la Terre Sainte », ce qu'on doit entendre par ces deux expressions est exactement la même chose ; il nous reste à expliquer, dans la mesure du possible, en quoi consiste propre-

(1) Analogiquement, au point de vue cosmogonique, le " Centre du Monde " est le point originel d'où est proféré le Verbe créateur, et il est aussi le Verbe lui-même.

(2) Il importe de se rappeler, à ce propos, que, dans toutes les traditions, les lieux symbolisent essentiellement des états. D'autre part, nous ferons remarquer qu'il y a une parenté évidente entre le symbole du vase ou de la coupe et celui de la fontaine dont il a été question plus haut ; on a vu aussi que, chez les Egyptiens, le vase était l'hiéroglyphe du cœur, centre vital de l'être. Rappelons enfin ce que nous avons déjà dit en d'autres occasions au sujet du vin comme substitut du *soma* védique et comme symbole de la doctrine cachée ; en tout cela, sous une forme ou sous une autre, il s'agit toujours du " breuvage d'immortalité " et de la restauration de l' " état primordial ".

ment la fonction de ces « gardiens », fonction qui fut en particulier celle des Templiers (1).

Pour bien comprendre ce qu'il en est, il faut distinguer entre les détenteurs de la tradition, dont la fonction est de la conserver et de la transmettre, et ceux qui en reçoivent seulement, à un degré ou à un autre, une communication et, pourrions-nous dire, une participation. Les premiers, dépositaires et dispensateurs de la doctrine, se tiennent à la source, qui est proprement le centre même ; de là, la doctrine se communique et se répartit hiérarchiquement aux divers degrés initiatiques, suivant les courants représentés par les fleuves du *Pardes*, ou, si l'on veut reprendre la figuration que nous avons étudiée ici récemment, par les canaux qui, allant de l'intérieur vers l'extérieur, relient entre elles les enceintes successives qui correspondent à ces divers degrés. Tous ceux qui participent à la tradition ne sont donc pas parvenus au même degré et ne remplissent pas la même fonction ; il faudrait même faire une distinction entre ces deux choses, qui, bien que se correspondant généralement d'une certaine façon, ne sont pourtant pas strictement solidaires, car il peut se faire qu'un homme soit intellectuellement qualifié pour atteindre les degrés les plus élevés, mais ne soit pas apte par là même à remplir toutes les fonctions dans l'organisation initiatique. Ici, ce sont seulement

(1) Saint-Yves d'Alveydre emploie, pour désigner les " gardiens " du Centre suprême, l'expression de " Templiers de l'*Agarttha* " ; les considérations que nous exposons ici feront voir la justesse de ce terme, dont lui-même n'avait peut-être pas saisi pleinement toute la signification.

les fonctions que nous avons à envisager ; et, à ce point de vue, nous dirons que les « gardiens » se tiennent à la limite du centre spirituel, pris dans son sens le plus étendu, ou à la dernière enceinte, celle par laquelle ce centre est à la fois séparé du « monde extérieur » et mis en rapport avec celui-ci. Par conséquent, ces « gardiens » ont une double fonction : d'une part, ils sont proprement les défenseurs de la « Terre Sainte », en ce sens qu'ils en interdisent l'accès à ceux qui ne possèdent pas les qualifications requises pour y pénétrer, et ils constituent ce que nous avons appelé sa « couverture extérieure », c'est-à-dire qu'ils la cachent aux regards profanes ; d'autre part, ils assurent pourtant aussi certaines relations régulières avec le dehors, ainsi que nous l'expliquerons par la suite.

Il est évident que le rôle de défenseurs est, pour parler le langage de la tradition hindoue, une fonction de Kshatriyas ; et, précisément, toute initiation « chevaleresque » est essentiellement adaptée à la nature propre des hommes qui appartiennent à la caste guerrière, c'est-à-dire des Kshatriyas. De là viennent les caractères spéciaux de cette initiation, le symbolisme particulier dont elle fait usage, et notamment l'intervention d'un élément affectif, désigné très explicitement par le terme d' « Amour » ; nous nous sommes déjà suffisamment expliqué là-dessus pour n'avoir pas à nous y arrêter davantage (1). Mais, dans le cas des Templiers, il y a quelque chose de

(1) Voir *Le Langage secret de Dante et des " Fidèles d'Amour "*, dans *Le Voile d'Isis* de février 1929.

plus à considérer : bien que leur initiation ait été essentiellement « chevaleresque », ainsi qu'il convenait à leur nature et à leur fonction, ils avaient un double caractère, à la fois militaire et religieux ; et il devait en être ainsi s'ils étaient, comme nous avons bien des raisons de le penser, parmi les « gardiens » du Centre suprême, où l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel sont réunis dans leur principe commun, et qui communique la marque de cette réunion à tout ce qui lui est rattaché directement. Dans le monde occidental, où le spirituel prend la forme spécifiquement religieuse, les véritables « gardiens de la Terre Sainte », tant qu'ils y eurent une existence en quelque sorte « officielle », devaient être des chevaliers, mais des chevaliers qui fussent des moines en même temps ; et, effectivement, c'est bien là ce que furent les Templiers.

Ceci nous amène directement à parler du second rôle des « gardiens » du Centre suprême, rôle qui consiste, disions-nous tout à l'heure, à assurer certaines relations extérieures, et surtout, ajouterons-nous, à maintenir le lien entre la Tradition primordiale et les traditions secondaires et dérivées. Pour qu'il puisse en être ainsi, il faut qu'il y ait, pour chaque forme traditionnelle, une ou plusieurs organisations constituées dans cette forme même, selon toutes les apparences, mais composées d'hommes ayant la conscience de ce qui est au delà de toutes les formes, c'est-à-dire de la doctrine unique qui est la source et l'essence de toutes les autres, et qui n'est pas autre chose que la Tradition

primordiale. Dans un monde de tradition judéo-chrétienne, une telle organisation devait assez naturellement prendre pour symbole le Temple de Salomon ; celui-ci, d'ailleurs, ayant depuis longtemps cessé d'exister matériellement, ne pouvait avoir alors qu'une signification tout idéale, comme étant une image du Centre suprême, ainsi que l'est tout centre spirituel subordonné ; et l'étymologie même du nom de Jérusalem indique assez clairement qu'elle n'est qu'une image visible de la mystérieuse *Salem* de Melchissédec. Si tel fut le caractère des Templiers, ils devaient, pour remplir le rôle qui leur était assigné et qui concernait une certaine tradition déterminée, celle de l'Occident, demeurer attachés extérieurement à la forme de cette tradition ; mais, en même temps, la conscience intérieure de la véritable unité doctrinale devait les rendre capables de communiquer avec les représentants des autres traditions (1) : c'est ce qui explique leurs relations avec certaines organisations orientales, et surtout, comme il est naturel, avec celles qui jouaient par ailleurs un rôle similaire au leur.

D'autre part, on peut comprendre, dans ces conditions, que la destruction de l'Ordre du Temple ait entraîné pour l'Occident la rupture des relations régulières avec le « Centre du Monde » ; et c'est bien au XIVe siècle qu'il faut faire remonter la déviation qui devait inévitablement résulter de cette rupture,

(1) Ceci se rapporte à ce qu'on a appelé symboliquement le " don des langues " ; sur ce sujet, nous renverrons à notre article contenu dans le numéro spécial du *Voile d'Isis* consacré aux Rose-Croix.

et qui est allée en s'accentuant graduellement jusqu'à notre époque. Ce n'est pas à dire pourtant que tout lien ait été ainsi brisé d'un seul coup ; pendant assez longtemps, des relations purent être maintenues dans une certaine mesure, mais seulement d'une façon cachée, par l'intermédiaire d'organisations comme celle de la *Fede Santa* ou des « Fidèles d'Amour », comme la « Massenie du Saint Graal », et sans doute bien d'autres encore, toutes héritières de l'esprit de l'Ordre du Temple, et pour la plupart rattachées à lui par une filiation plus ou moins directe. Ceux qui conservèrent cet esprit vivant et qui inspirèrent ces organisations, sans jamais se constituer eux-mêmes en aucun groupement défini, ce furent ceux qu'on appela, d'un nom essentiellement symbolique, les Rose-Croix ; mais un jour vint où ces Rose-Croix eux-mêmes durent quitter l'Occident, dont les conditions étaient devenues telles que leur action ne pouvait plus s'y exercer, et, dit-on, ils se retirèrent alors en Asie, résorbés en quelque sorte vers le Centre suprême dont ils étaient comme une émanation. Pour le monde occidental, il n'y a plus de « Terre Sainte » à garder, puisque le chemin qui y conduit est entièrement perdu désormais ; combien de temps cette situation durera-t-elle encore, et faut-il même espérer que la communication pourra être rétablie tôt ou tard ? C'est là une question à laquelle il ne nous appartient pas d'apporter une réponse ; outre que nous ne voulons risquer aucune prédiction, la solution ne dépend que de l'Occident lui-même, car c'est en revenant à des conditions normales et

en retrouvant l'esprit de sa propre tradition, s'il en a encore en lui la possibilité, qu'il pourra voir s'ouvrir de nouveau la voie qui mène au « Centre du Monde ».

RENÉ GUÉNON.



Emblême guerrier, trouvé en 1863, à Florence
sur l'emplacement de l'ancienne Eglise des Templiers
dédiée à Saint-Paul.

Fac-similé de l'article de R.G. paru dans le «Voile d'Isis» numéro 119 de novembre 1929.

A propos des Constructeurs du moyen âge

Un article de M. Armand Bédarride, paru dans le *Symbolisme* de mai dernier, et auquel nous avons déjà fait allusion dans notre chronique des revues, nous paraît susceptible de donner lieu à quelques réflexions utiles. Cet article, intitulé *Les Idées de nos Précurseurs*, concerne les corporations constructives du moyen âge, considérées comme ayant transmis quelque chose de leur esprit et de leurs traditions à la Maçonnerie moderne.

Notons tout d'abord, à ce propos, que la distinction entre « Maçonnerie opérative » et « Maçonnerie spéculative » nous paraît devoir être prise en un tout autre sens que celui qu'on lui attribue d'ordinaire. En effet, on s'imagine le plus souvent que les Maçons « opératifs » n'étaient que de simples ouvriers ou artisans, et rien de plus ni d'autre, et que le symbolisme aux significations plus ou moins profondes ne serait venu qu'assez tardivement, par suite de l'introduction, dans les organisations corporatives, de personnes étrangères à l'art de construire. Tel n'est d'ailleurs pas l'avis de M. Bédarride, qui cite un assez grand nombre d'exemples, notamment dans les monuments religieux, de figures dont le caractère symbolique est incontestable ; il parle en particulier des deux colonnes de la cathédrale de Würtzbourg, « qui prouvent, dit-il, que les Maçons constructeurs

du XIVe siècle pratiquaient un symbolisme philosophique », ce qui est exact, à la condition, cela va de soi, de l'entendre au sens de « philosophie hermétique », et non pas dans l'acception courante où il ne s'agirait que de la philosophie profane, laquelle, du reste, n'a jamais fait le moindre usage d'un symbolisme quelconque. On pourrait multiplier les exemples indéfiniment ; le plan même des cathédrales est éminemment symbolique, comme nous l'avons déjà fait remarquer en d'autres occasions ; et il faut ajouter aussi que, parmi les symboles usités au moyen âge, outre ceux dont les Maçons modernes ont conservé le souvenir tout en n'en comprenant plus guère la signification, il y en a bien d'autres dont ils n'ont pas la moindre idée (1).

Il faut à notre avis, prendre en quelque sorte le contrepied de l'opinion courante, et considérer la « Maçonnerie spéculative » comme n'étant, à bien des points de vue, qu'une dégénérescence de la « Maçonnerie opérative ». Cette dernière, en effet, était vraiment complète dans son ordre, possédant à la fois la théorie et la pratique correspondante, et sa désignation peut, sous ce rapport, être entendue comme une allusion aux « opérations » de l'« art sacré », dont la construction selon les règles traditionnelles était une des applications. Quant à la « Maçonnerie spécu-

(1) Nous avons eu dernièrement l'occasion de relever, à la cathédrale de Strasbourg et sur d'autres édifices d'Alsace, un assez grand nombre de marques de tailleurs de pierres, datant d'époques diverses, depuis le XIIe siècle jusqu'au début du XVIIe ; parmi ces marques, il en est de fort curieuses, et nous avons notamment trouvé le *swastika,* auquel M. Bédarride fait allusion, dans une des tourelles de la flèche de Strasbourg.

ıative », qui a d'ailleurs pris naissance à un moment où les corporations constructives étaient en pleine décadence, son nom indique assez clairement qu'elle est confinée dans la « spéculation » pure et simple, c'est-à-dire dans une théorie sans réalisation ; assurément, ce serait se méprendre de la plus étrange façon que de regarder cela comme un « progrès ». Si encore il n'y avait eu là qu'un amoindrissement, le mal ne serait pas si grand qu'il l'est en réalité ; mais, comme nous l'avons dit déjà à diverses reprises, il y a eu en outre une véritable déviation au début du XVIIIe siècle, lors de la constitution de la Grande Loge d'Angleterre, qui fut le point de départ de toute la Maçonnerie moderne. Nous n'y insisterons pas davantage pour le moment, mais nous tenons à faire remarquer que, si l'on veut comprendre vraiment l'esprit des constructeurs du moyen âge, ces observations sont tout à fait essentielles ; autrement, on ne s'en ferait qu'une idée fausse ou tout au moins fort incomplète.

Une autre idée qu'il n'importe pas moins de rectifier, c'est celle d'après laquelle l'emploi de formes symboliques aurait été simplement imposé par des raisons de prudence. Que ces raisons aient existé parfois, nous ne le contestons pas, mais ce n'est là que le côté le plus extérieur et le moins intéressant de la question ; nous l'avons dit à propos de Dante et des « Fidèles d'Amour » (1), et nous pouvons le redire en ce qui concerne les corporations de constructeurs, d'autant plus qu'il a dû y avoir des liens

(1) Voir le *Voile d'Isis* de février 1929.

assez étroits entre toutes ces organisations, de caractère en apparence si différent, mais qui toutes participaient aux mêmes connaissances traditionnelles (1). Or le symbolisme est précisément le mode d'expression normal des connaissances de cet ordre ; c'est là sa véritable raison d'être, et cela dans tous les temps et dans tous les pays, même dans les cas où il n'y avait nullement lieu de dissimuler quoi que ce soit, et tout simplement parce qu'il y a des choses qui, par leur nature même, ne peuvent s'exprimer autrement que sous cette forme.

La méprise qu'on commet trop souvent à cet égard, et dont nous trouvons jusqu'à un certain point l'écho dans l'article de M. Bédarride, nous paraît avoir deux motifs principaux, dont le premier est que, généralement, on conçoit assez mal ce qu'était le catholicisme au moyen âge. Il ne faudrait pas oublier que, comme il y a un ésotérisme musulman, il y avait aussi à cette époque un ésotérisme catholique, nous voulons dire un ésotérisme prenant sa base et son point d'appui dans les symboles et les rites de la religion catholique, et se superposant à celle-ci sans s'y opposer en aucune façon ; et il n'est pas douteux que certains Ordres religieux furent fort loin d'être étrangers à cet ésotérisme. Si la tendance de la plupart des catholiques actuels est de nier l'existence de ces choses, cela prouve seulement qu'ils ne sont pas mieux informés à cet égard que le reste de nos contemporains.

Le second motif de l'erreur que nous signalons, c'est

(1) Les Compagnons du " Rite de Salomon " ont conservé jusqu'à nos jours le souvenir de leur connexion avec l'Ordre du Temple.

qu'on s'imagine que ce qui se cache sous les symboles, ce sont presque uniquement des conceptions sociales ou politiques (1) ; il s'agit de bien autre chose que cela en réalité. Les conceptions de cet ordre ne pouvaient avoir, aux yeux de ceux qui possédaient certaines connaissances, qu'une importance somme toute très secondaire, celle d'une application possible parmi beaucoup d'autres ; nous ajouterons même que, partout où elles en sont arrivées à prendre une trop grande place et à devenir prédominantes, elles ont été invariablement une cause de dégénérescence et de déviation (2). N'est-ce pas là, précisément, ce qui a fait perdre à la Maçonnerie moderne la compréhension de ce qu'elle conserve encore de l'ancien symbolisme et des traditions dont, malgré toutes ses insuffisances, elle semble être, il faut bien le dire, l'unique héritière dans le monde occidental actuel ? Si l'on nous objecte, comme preuve des préoccupations sociales des constructeurs, les figures satiriques et plus ou moins licencieuses qu'on rencontre parfois dans leurs œuvres, la réponse est bien simple : ces figures sont surtout destinées à dérouter les profanes, qui s'arrêtent à l'apparence extérieure et ne voient pas ce qu'elle dissimule de plus profond. Il y a là quelque chose qui est d'ailleurs loin d'être particulier aux constructeurs ; certains écrivains, comme Boc-

(1) Cette façon de voir est en grande partie celle d'Aroux et de Rossetti, en ce qui concerne l'interprétation de Dante, et on la rencontre aussi en bien des passages de l'*Histoire de la Magie* d'Eliphas Lévi.

(2) L'exemple de certaines organisations musulmanes, dans lesquelles des préoccupations politiques ont en quelque sorte étouffé la spiritualité originelle, est très net à cet égard.

cace, Rabelais surtout et bien d'autres encore, ont pris le même masque et usé du même procédé. Il faut croire que ce stratagème a bien réussi, puisque, de nos jours encore, et sans doute plus que jamais, les profanes s'y laissent prendre.

Si l'on veut aller au fond des choses, il faut voir dans le symbolisme des constructeurs l'expression de certaines sciences traditionnelles, se rattachant à ce qu'on peut, d'une façon générale, désigner par le nom d' « hermétisme ». Seulement, il ne faudrait pas croire, parce que nous parlons ici de « sciences », qu'il s'agit de quelque chose de comparable à la science profane, seule connue de presque tous les modernes ; il semble qu'une assimilation de ce genre se soit faite dans l'esprit de M. Bédarride, qui parle de « la forme changeante des connaissances positives de la science », ce qui s'applique proprement et exclusivement à la science profane, et qui, prenant à la lettre des images purement symboliques, croit y découvrir des idées « évolutionnistes » et même « transformistes », idées qui sont en contradiction absolue avec toute donnée traditionnelle. Nous avons développé longuement, dans plusieurs de nos ouvrages, la distinction essentielle de la science sacrée ou traditionnelle et de la science profane ; nous ne pouvons songer à reproduire ici toutes ces considérations, mais du moins avons-nous jugé bon d'attirer l'attention une fois de plus sur ce point capital.

Nous n'ajouterons que quelques mots pour conclure : ce n'est pas sans raison que Janus, chez les Romains, était à la fois le dieu de l'initiation aux

mystères et le dieu des corporations d'artisans ; ce n'est pas sans raison non plus que les constructeurs du moyen âge conservèrent les deux fêtes solsticiales de ce même Janus, devenues, avec le Christianisme, les deux Saint-Jean d'hiver et d'été : et, quand on connait la connexion de saint Jean avec le côté esotérique du Christianisme, ne voit-on pas immédiatement par là que, sous une autre adaptation requise par les circonstances et par les « lois cycliques », c'est bien toujours de la même initiation aux mystères qu'il s'agit effectivement

RENÉ GUÉNON

LES REVUES

Vers la Tradition est une revue bimestrielle, publiée depuis 3 ans à Châlons-sur-Marne et dirigée par M. Roland Goffin. La doctrine de René Guénon y est à l'honneur. De plus, les idées de Julius Evola semblent y être très souvent prises en considération. On sait que certains ouvrages de cet auteur, et surtout *Rivolta contro il mondo moderno* est *Maschero e Volto dello Spiritualismo contemporaneo*, ont été loués par Guénon, mais que certains aspects de la pensée évolienne sont inconciliables avec l'enseignement guénonien.

Dans un article du numéro de mars 1984 intitulé « Satan et ses frères », M. Daniel Cologne fait une très juste critique de certains mouvements politiques « extrémistes » et aussi de ce qu'on appelle l'« intégrisme » catholique. Il termine en disant : « L'intégrisme authentique consiste à intégrer, démarche synthétique qui jusqu'à nouvel ordre et n'en déplaise à certains, est l'exclusif apanage des guénoniens ». On ne saurait mieux dire, et cela nous rappelle que Guénon remarquait que ceux qui s'imaginent combattre le diable se comportent parfois comme s'ils étaient ses plus précieux serviteurs.

Un autre article, de M. Roland Goffin et intitulé « Le temps des Shudras », montre bien que les caractères cette 4e caste se retrouvent aujourd'hui chez tous les Occidentaux, quelle que soit la caste à laquelle on pourrait penser qu'ils appartiennent, étant donné leur naissance ou la fonction qu'ils exercent. L'auteur est sévère, très sévère même dans ses jugements, mais il faut bien reconnaître que s'ils ne s'appliquent pas encore à l'ensemble de notre société, ils dépeignent rigoureusement la société vers laquelle nous nous précipitons à une folle allure qui est bien, dit l'auteur, « une

des marques de cette basse époque qui n'aura pour elle qu'un avantage : la brièveté de sa durée ».

Dans ce même numéro de mars-mai 1984, une très intéressante « Histoire de la Sainte-Ampoule », par M. l'abbé Goy, rédigée d'après les documents historiques, semble bien jeter une lumière définitive sur un problème qui a provoqué tant de discussions. A cette question de la Sainte-Ampoule se joint naturellement celle du pouvoir des guérisons des rois de France dont Guénon a parlé et que certains ont appelé « le seul miracle permanent du christianisme ». Ce pouvoir est attesté jusqu'à Louis XVI, et l'on sait que Charles X tenta de le recouvrer, mais en modifiant la formule rituelle « Le roi te touche, Dieu te guérit », qui devint dans sa bouche : « Le roi te touche, Dieu te guérisse ! » Peut-être le dernier roi sacré doutait-il de sa légitimité, troublé qu'il était par les vaticinations de Martin de Gallardon. Et d'ailleurs, même dans le cas où Charles eût été persuadé de détenir une parcelle de ce « droit divin » auquel pourtant, bien des siècles auparavant, Philippe le Bel avait déjà fait subir une atteinte dangereuse, est-il sûr que le « miracle permanent » se serait produit ? La Restauration était en somme à la monarchie d'avant 1789 exactement ce que la Sainte Alliance, à la même époque, était au Saint Empire. Restauration et Sainte Alliance sont deux exemples particulièrement éloquents de ces tentatives dont René Guénon a dénoncé le caractère illusoire, car elles sont inspirées par un « traditionnalisme » qui n'a rien à voir avec le véritable esprit traditionnel. Toujours, en de telles circonstances, on voit se profiler des personnages assez inquiétants. Talleyrand, qui joua un grand rôle au congrès de Vienne, avait été l'initiateur de l'accession au trône de Louis XVIII.

Mais la guérison des écrouelles soulève encore un autre problème. Comment se fait-il que les rois d'Angleterre, qui avaient pris, en vertu du traité de Troyes, le titre de rois de France et qui portèrent longtemps, dans leurs armoiries, « écartelé de France, d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande », aient exercé, au moins jusqu'aux derniers Stuart, le pouvoir de guérir les écrouelles ? Après la révolution de 1688, Guillaume d'Orange, qu'un homme du peuple priait de le toucher pour le

guérir, le renvoya en lui disant : « Que Dieu te donne la santé, et aussi la sagesse ! »

Selon la tradition, Clovis avait reçu le don des guérisons le jour où, sur le conseil de saint Rémi, « il brûla ce qu'il avait adoré pour adorer ce qu'il avait brûlé ». Il y a dans la vie du souverain franc un autre fait singulier, mais d'un ordre tout différent. A la fin de sa vie, il reçut de l'empereur d'Orient Anastase les attributs des dignités romaines de consul et de patrice. Le Mérovingien semble avoir attaché un haut prix à cette promotion car, s'étant revêtu de la pourpre consulaire, il distribua des pièces d'or et d'argent aux habitants de Tours, ville où il avait reçu les émissaires impériaux. Les descendants dégénérés de Clovis ne se préoccupèrent aucunement de faire fructifier ce qui aurait pu être le « germe » d'une restauration possible de l'empire d'Occident, disparu avec la déposition de Romulus Augustule. Cette restauration devra attendre trois siècles encore, et l'avènement d'une nouvelle dynastie.

⁂

Au moment où nous terminons cette chronique, nous recevons le dernier numéro (novembre-décembre 1984) de *Vers la Tradition.* Nous y lisons avec plaisir que cette revue entend accentuer l'intérêt qu'elle attache aux enseignements de Guénon.

Denys Roman

LES LIVRES

RENE SENEVE

« LA PAIX UNIVERSELLE »
d'après la Gnose de Constant CHEVILLON
Éditions Traditionnelles - 432 pages - 120 Francs

PREFACE PAR LE DOCTEUR ERIC BRUNESSAUX

Voici rédigé par René Senève un livre très riche dont le thème ne peut laisser indifférent puisqu'il s'agit de la PAIX UNIVERSELLE.

Pour traiter cette vaste question, l'auteur s'est pénétré de la Gnose de Constant Chevillon qui se présente comme une extraordinaire synthèse de la Tradition dédiée à l'histoire spirituelle du genre humain. Grâce à une étude en profondeur des écrits de ce grand penseur occidental, René Senève a su dégager un schéma capable de mettre bien des chercheurs sur la voie de la compréhension des rapports existant entre Dieu, l'Homme et l'Univers.

D'une lecture attachante il consacre successivement quatre grands chapitres à des sujets aussi fondamentaux que le problème douloureux du mal et de la pureté divine, le long pélerinage de l'homme dans le temps, la connaissance de Dieu et les difficultés inhérentes à la vie dans la cité des hommes.

Clair, précis, alliant un savoir véritable à un solide bon sens, l'auteur maîtrise les cogitations, les intuitions et les démonstrations saisissantes de Constant Chevillon.

A partir d'un manuscrit inédit sur la question du mal, il ne manque pas de retenir l'attention du lecteur. Nous éprouvons quotidiennement le mal tout en reconnaissant un Dieu d'amour et il n'y a rien de plus difficile que de mettre en relation ces deux vocables, Dieu et Mal. Son exposé apporte indéniablement une contribution importante et rassurante à la conviction de l'innocence de Dieu.

Rassurant, il l'est aussi quand il aborde ce sujet si controversé et trop fréquemmment mal traité de la Transmigration des âmes. N'isolant pas cette hypothèse, il tente au contraire de la situer par rapport aux perspectives de l'eschatologie chrétienne, la doctrine de la résurrection et le rachat des péchés opéré par le sacrifice du Christ. Ce chapitre passionnant se clot sans blesser les différentes

confessions religieuses sur la conciliation de ces différents concepts dans le schéma traditionnel de l'évolution spirituelle de l'humanité. Evolution qui, du reste, s'oriente depuis la nuit des temps vers celui que la foi sait ETRE et que la raison s'efforce selon les consciences de démontrer qu'il peut ou ne peut pas ETRE. Pour mieux cerner cette connaissance de Dieu, René Senève offre un ensemble de réflexions d'une très haute portée, éclairé par la vision de l'esprit de Chevillon, l'esprit qui comme l'affirmait Saint-Paul peut sonder la profondeur de Dieu.

Enrichis de ce savoir métaphysique progressivement acquis à travers des pages convaincantes et souvent émouvantes, René Senève n'hésite pas à nous ramener dans le climat actuel, celui de la société humaine au quotidien qui après des milliers d'années d'existence cherche toujours l'idéal politique, économique et sociologique. Dénonçant les faillites propres au genre humain oublieux de ses origines, René Senève s'adresse à nos générations et confie ses méditations, ses observations ayant trait au développement du Beau, du Bien, du Vrai en nous comme autour de nous et aux moyens de parfaire toujours plus l'assemblée des hommes.

Charmer les érudits, intéresser les chercheurs, telle est la vocation en définitive de ce livre précieux qui apporte avec une clarté remarquable le résultat de la rencontre d'un prodigieux penseur Constant Chevillon avec un admirateur éclairé René Senève.

La lecture de cette œuvre imposante fait naître sur l'horizon de nos consciences mises à l'épreuve par une information journellement angoissante un minuscule petit point contenant ce mot sublime et lumineux, d'une syllabe et de quatre lettres, PAIX.

Dr Eric BRUNESSAUX

TABLE DES MATIÈRES 1984

Pages

Le Directeur : A. André VILLAIN

Imprimerie Saint-Michel 5, Rue de la Harpe - Paris 5e 4e Trimestre 1984
Commission Paritaire Numéro 62 461